

Khaled Miloudi, la plume en vaut la peine

Par **JULIE BRAFMAN**
Photo **ALBERT FACELLY**

La première goutte de pluie est tombée sur le mot «peine», la deuxième sur «trouille», la troisième sur «virage». Puis, très vite, l'encre s'est diluée sur les pages de notre cahier, emportant le flot de paroles de Khaled Miloudi, hilare, à l'autre bout du banc. Il pleut et il faut rentrer. A croire que l'ancien voyou de 60 ans est toujours à contre-temps, pris dans une perpétuelle embrouille entre le dedans et le dehors. Après vingt-deux ans de prison au total, il est sorti le 18 avril – à 8h15, précise-t-il – du quartier de semi-liberté de la Santé à Paris, exceptionnellement désengorgé pour cause de crise sanitaire. Le voilà donc hors les murs alors que le reste du monde est cloisonné.

Celui qui rêvait, depuis tant d'années, de balades en forêt, de l'eau bleue d'une piscine et de joyeuses embrassades avec ses six enfants a dû se contenter de conversations Skype et de déambulations avec attestation. Chaque jour, il travaille comme chauffeur-livreur de matériel sanitaire puis rentre chez un ami qui l'héberge, dans le XI^e arrondissement de Paris. «C'est ma plus longue permission», sourit-il. Néanmoins, comme sa vie tourne décidément dans le sens inverse des aiguilles du monde, quand la capitale sera totalement déconfinée, il devra à nouveau regagner sa cellule chaque soir. «J'essaie de m'y préparer mais ce sera difficile», soupire-t-il. Khaled Miloudi est une «longue peine» comme on dit, de celles qui requièrent un peu d'arithmétique. Son avocat, M^e Eric Plouvier, résume: «Il a été condamné à vingt ans par une cour d'assises et vingt-cinq par une autre. La confusion des peines a été refusée et le total ramené à trente ans, soit le maximum encouru.» Une série de braquages noircit son casier. Mais plus impor-

Après vingt-deux ans de prison, le braqueur a obtenu le 18 avril un placement temporaire à domicile pendant l'épidémie. Une étrange parenthèse de liberté en plein confinement au cours de laquelle il a raconté à «Libération» comment l'écriture l'a sauvé.

tant pour Khaled Miloudi, une série de poèmes noircit ses cahiers.

«ÉTIQUETTE D'INTELLO»

De sa sacochette, il extirpe le mille-feuille – petits carreaux, écriture serrée – de sa vie. Il y a de tout: un scénario, des nouvelles ou une autobiographie qu'il vient d'achever et aimerait faire publier. Intitulée *les Couleurs de la douleur*, elle est dans la grisaille d'une cellule. Lunettes sur le nez, l'homme au physique affûté et à l'inspiration saxicole pioche un vers: «Une corde pend, le désespoir de l'aube». Le 20 mars, il devait recevoir un prix de poésie mais n'a pas pu aller le chercher. Alors il regarde, un peu nostalgique, son dernier trophée, posé dans le salon. C'était en 2016, à Vannes, pour *Face contre sable*, un poème sur le petit Aylan.

Khaled Miloudi avait 19 ans quand il s'est retrouvé pour la première fois derrière les barreaux, à Fleury-Mérogis, après une bagarre. A l'époque, les détenus portent encore un uniforme, pantalon de laine noire et tee-shirt jaune «stiché par la maison qui régale». Il s'est cru sur une

de ces photos en noir et blanc du goulag. «J'écrivais pour les détenus. J'avais un peu une étiquette d'intello dans les coursives», rigole-t-il, en repensant à Momo, «toxico et suicidaire», qu'il a pris sous son aile et sa plume (rédigeant ses billets doux pour le rabibochoer avec sa femme). Autre réconfort: le chariot de livres qu'il guettait comme le traîneau du père Noël. D'une voix grave, il lit le poème *la Tournée des mots de l'ombre*, qui commence comme ça: «Dans ma course au parquet ciré, un vieux chariot grince, roule, croule et puis s'arrête comme soulagé devant ma porte.» Sauvé par les «livres qui fissurent les murs». Comme lorsqu'il était gamin, puni à la cave par son père «au tempérament de cogneur» et qu'il embarquait Steinbeck et les aventures de *Tortilla Flat*. Ou, bien plus tard, à l'isolement avec pour compagnons London, Gary, Proust, Camus ou François Cheng. Confiné mais plus prisonnier, Khaled Miloudi vit désormais dans ce deux-pièces, perché au huitième étage, chez Raphaël, un ancien du Genepi qu'il a rencontré en prison. Ce dernier est parti chez ses parents,

lui laissant l'appartement, plein de livres et de disques, et un semblant de vie normale. «On écrit un scénario de film, on s'est donné deux ans», indique Khaled Miloudi. Il n'y aurait qu'à s'inspirer de sa vie, une succession de braquages entrecoupés de cavales et d'histoires d'amour. En 1983, il accepte de participer au casse d'une banque qui le renvoie à Fleury. A sa sortie, il est bien décidé à contempler un ciel sans barbelés: une nouvelle compagnie, deux enfants et des kilomètres avec la tentation. Il ouvre un supermarché à Montpellier. Sauf qu'il s'est fait avoir, ce n'est pas une si bonne affaire. Alors pour éponger les dettes, Khaled Miloudi renoue avec de vieilles connaissances et braque une banque – postiché et armé – à Lille. C'est la débâcle: ses trois complices étaient déjà pistés par la police, il parvient à s'échapper en extrême. Quand il a raconté à son juge les trois années qui ont suivi, celui-ci a ouvert des yeux ronds. Il faut dire que d'ordinaire un fugitif ça se planque, ça ne postule pas à l'Interdiscount avec de faux papiers...

PETITE ÉTERNITÉ

Khaled Miloudi se marre en racontant les anecdotes de sa vie incognito durant laquelle il aura deux enfants de précédentes unions et fera la connaissance d'une nouvelle amoureuse dans un piano-bar (elle pense qu'il est maître-nageur). La «bonne période» s'arrête en décembre 1994, quand il reprend son identité et ses mauvais plans: un fourgon blindé. Deux convoyeurs et un policier sont blessés par les «braqueurs surarmés et du genre chevrons», relate le Parisien. Fin de partie, Khaled Miloudi est arrêté. Il commettra tout de même un dernier hold-up en 2003 alors qu'il est assigné à résidence. Une joaillerie, à Rouen, ça se termine en fusillade avec la police. Aux assises, les peines tombent drues, vingt ans pour le fourgon, vingt-cinq pour la bijou-



Khaled Miloudi chez son ami qui



l'héberge dans le XI^e arrondissement de Paris, le 5 mai.

terie. «Quand il a été acquitté de la tentative d'homicide, Khaled m'est tombé dans les bras. Vingt-cinq ans, ça voulait dire qu'il n'allait pas mourir en prison», se souvient Hugues Vigier, son avocat en 2007. Sauf que la justice refuse la confusion des peines et lui présente l'addition: trente ans avec vingt ans de sûreté (ramenée à quatorze en 2012). Une petite éternité, à vous faire «ressortir comme un légume».

«Quand j'ai écouté Macron à la télé, j'étais encore dans ma cellule à la Santé», raconte Khaled Miloudi. «Il a remercié les chauffeurs-livreurs. Ça m'a fait rire, je me suis dit "tiens, il s'adresse à moi, un vieux taulard"». Un vieux taulard, au statut de DPS (détenu particulièrement signalé), qui a connu 14 établissements qu'il énumère par cœur: Fleury, Bois-d'Arcy, Villepinte, «Fresnes la vilaine», Lannemezan, Saint-Maur, etc. A l'époque, que ce soit à l'isolement ou en QMC (quartiers maison centrale), les jours se ressemblent et «l'usure carcérale» lui grignote le moral. «A l'intérieur, c'est un temps différent. On regarde toutes les minutes, toutes les heures qui arrivent à terme. Ça vous passe par les tripes.» «C'est une chance qu'il ne se soit pas effondré, qu'il ait été porté par le verbe», souligne M^e Plouvier. Le débit intarissable et le verbe vif, le braqueur expose ainsi son dilemme du prisonnier: c'était «la corde ou la feuille».

Alors, il a décidé de «faire son introspection», a commencé à noircir des pages et des pages de ses «bleus à l'âme»: son déracinement d'Algérie à 5 ans, son enfance sans tendresse entre une mère femme au foyer et un père violent, les nombreux démenagements, son placement en foyer à 12 ans, la marine puis l'armée. Dans ses textes, il raconte aussi bien le monde extérieur que la vie intérieure, ses battements de cœur et ses fragments de taule. «Quand j'ai commencé à écrire, je n'étais plus sous l'emprise du temps, il devenait mon allié», souligne-t-il.

«Il a sublimé par les mots cette violence qu'il avait en lui, toute sa souffrance», considère Aude Siméon, sa professeure de littérature à Poissy. En 2014, elle a fait le «pari fou» de monter *Caligula* de Camus avec des détenus. Quand Khaled Miloudi a lu la pièce «avec sa voix qui porte», elle lui a trouvé «une qualité d'interprétation, une audace dans un univers où beaucoup n'osent pas dévoiler leur sensibilité». Il a eu le rôle principal. Deux ans plus tard, une juge de l'application des peines a, elle aussi, fait un pari. Celui de lui octroyer une permission de sortie pour présenter

un court métrage. «Elle m'a donné ma première chance même si j'avais encore un reliquat de peine de neuf ans. Ça a été très important», estime Khaled Miloudi. Contactée par *Libération*, Cécile Dangles, se souvient très bien du détenu-poète de Lille-Annoeulin. «Ce n'est pas rien quand il reste autant d'années, explique-t-elle. Mais ce n'est pas rien non plus d'avoir en face de soi un homme condamné à une longue peine qui continue d'avoir des rêves, des buts, des envies.» Khaled Miloudi multiplierait ensuite les parenthèses à l'extérieur, une trentaine, pour lire ses poèmes sur des scènes parisiennes.

SÉSAME INÉDIT

Le 6 janvier, il arrive au centre de semi-liberté de la Santé avec quatre cartons de textes et un baluchon de vêtements. Pendant ses premiers week-ends à l'extérieur, il se surprend à se sentir bien, «comme sur un nuage» dans ce monde qu'il a quitté depuis «si longtemps». Mais le 16 mars, le visage d'Emmanuel Macron apparaît à la télévision et la France se fige. Khaled Miloudi se retrouve confiné dans sa cellule, ne pouvant sortir que pour travailler – le matériel sanitaire est devenu une denrée rare – et craignant même d'aller dans la cour de promenade de «13,5 mètres de long et 3,8 de large». «Je commençais à me resocialiser, j'ai eu le temps de profiter de deux week-ends avec mes enfants. Et puis le virus a chamboulé ma vie», explique-t-il. Je me suis à nouveau retrouvé enfermé et moralement, ça a été rude. C'était comme si j'avais perdu ma carapace.» Tout bascule à nouveau le 17 avril quand on l'informe qu'il bénéficie d'un sésame inédit, urgence sanitaire oblige: un placement temporaire à domicile. Autrement dit: une dose de liberté, un avant-goût de son «monde d'après», de la libération conditionnelle à laquelle il pourra prétendre à l'issue d'un an – incompressible, dans son cas – en semi-liberté.

Depuis qu'il est dehors, Khaled Miloudi se sent un peu comme tous ces gens qui refèrent un serrement de main, se souvenant soudain du virus. Sauf que lui, c'est son élan vers le monde qu'il doit sans cesse réprimer. Alors le soir, après sa tournée en région parisienne, il regarde les vidéos de sa petite-fille, appelle ses enfants, enregistre ses poèmes et finalise son recueil. «J'aimerais pouvoir vivre de l'écriture», dit-il, jetant un œil vers la sacochette. A la fenêtre du huitième étage, la pluie a cessé et la capitale le nargue: une vue à 360°, le Sacré-Cœur à droite, la tour Eiffel plein centre. Et quelque part, dans la brume, cette porte de la Santé qu'il rêverait de ne plus jamais pousser. «Je sonne, j'attends qu'ils viennent me chercher, le cœur et les tripes compressés, récite-t-il de sa voix grave. J'entends mon numéro et des bruits de clés, j'ai plus la force d'y retourner. Ultra-violent, de son plein gré, de déposer à l'heure sa liberté. [...] J'ai de la prison incrustée dans tout le corps. Dans le cervellet, des milliards de secondes, comme des tumeurs à enlever.»

«Ce n'est pas rien d'avoir en face de soi un homme condamné à une longue peine qui continue d'avoir des rêves, des buts, des envies.»
Cécile Dangles juge